

TRAITS COMMUNS DU DÉVELOPPEMENT ÉCONOMIQUE ET
SOCIAL DES PEUPLES BALKANIQUES
ET DU SUD-EST EUROPÉEN A L'ÉPOQUE OTTOMANE

Découvrir et étudier les éléments communs au développement économique et social des peuples balkaniques durant les siècles de la domination ottomane —la Turcocratie— ne constitue pas un problème facile et bien déterminé. Conséquemment, mon rapport ne se propose point d'en épuiser le contenu. Je me limiterai donc à certains phénomènes sociaux et économiques.

La soumission à l'esclavage ottoman ne commence pas à la même date pour tous les peuples des Balkans, de même que sont, évidemment, différentes les circonstances physiques, politiques et culturelles de leur existence. La Bulgarie est soumise en 1393 et 1396; Byzance succombe en 1453, l'Albanie en 1478, la Serbie du Nord en 1459, alors que c'est bien plus tard que vient le tour de la Moldavie, en 1711, puis celui de la Valachie en 1716, dans la mesure où ces pays qui se trouvaient eux-mêmes sous l'emprise du même conquérant, connaissent les mêmes conditions de vie en général, les différences empêchant de généraliser de façon absolue et de tirer des conclusions analogues. Aussitôt après la conquête de ces pays, Valachie et Moldavie exceptées, prend corps un État communautaire sur le plan politique, économique et social, dont la caractéristique primordiale est le système féodal turc des timars, qui est le même pour les quatre pays: leurs terres appartiennent au *mirt*, ou plutôt au sultan, lequel —pour le laps de temps que durera son règne— concède une partie de celles-ci, les *timars*, les *ziamets* et les *hassa*, à des militaires surtout ou à d'autres personnes encore qui se sont signalées lors d'expéditions guerrières ou ont rendu divers autres services, de même qu'une autre partie est concédée à des fondations religieuses, à des villes saintes comme la Mecque et Médine, à des mosquées etc. C'est pourquoi, lors de la venue au trône d'un nouveau sultan les possessions des timars ont nécessairement besoin de demander au sultan de leur en renouveler l'octroi. Les possesseurs de timars ont l'obligation d'accompagner à cheval le sultan dans ses expéditions avec un certain nombre d'hommes prélevés sur leurs timars. Les timars sont révocables, autrement dit le sultan a toute latitude de les reprendre si les timariotes n'obéissent pas à ses ordres ou commettent quelque action irréfléchie. Aussi lui obéit-on aveu-

glement. Outre le timar qui leur a été concédé, les timariotes ont encore un bien-fonds à part, le *hassa çiftlik*, qu'ils exploitent seuls et pour leur propre compte¹. La question qui se pose maintenant c'est de savoir si les chrétiens des Balkans occupent quelque place aussi dans ce régime militaire.

1. Parmi même les timariotes ou les spahis musulmans —c'est ainsi qu'on les appelle également— l'on peut aussi ranger les spahis chrétiens (les *kâfir* ou *hristyan sipahiler*), qui apparaissent d'abord en Asie Mineure et ultérieurement en Europe. Ce sont des Grecs, des Bulgares, des Albanaï, des Valaques (c'est-à-dire des Roumains), des Dalmates, des Serbes, sur qui pesaient les mêmes obligations que celles qui incombaient aux Ottomans². Ces spahis chrétiens sont indubitablement les restes de l'oligarchie militaire des territoires où ils vivaient, c'est-à-dire des militaires ou des rejetons de familles de soldats, des pronotaires byzantins (dans le cas des territoires grecs), qui n'avaient pas opposé de résistance aux Ottomans mais avaient collaboré avec eux. Caractéristique à cet égard est l'exemple du gouverneur chrétien du Harmanakaya, Kiosé Mihal, lequel participa aux expéditions d'Osman³. Mihal bey, comme l'appelle un document de 1467, détenait à titre de timar ou de propriété personnelle (*mülk*) Harmanakaya et les villages des alentours⁴. On cite encore le cas d'un autre personnage de marque, en 1354, celui de l'hétairiarque (général) Mavrozoumis, qui était au service des Turcs et offrit pendant trois mois l'hospitalité à Pegai (l'actuelle Biga) à l'archevêque Grégoire Palamas prisonnier ainsi qu'à d'autres chrétiens qui l'accompagnaient. Ömer Lütfi Barkan a révélé, grâce aux archives turques, la trahison de celui qui livra la forteresse de Toroul (Ardassa), de Merné (?) ou de Martha —selon la correction proposée par moi⁵— et de neuf autres militaires (sans doute des pronotaires) du dernier empereur de Trébizonde David Comnène: ils étaient passés à Mahomet II lors de sa campagne de 1461 contre ce dernier. En récompense de leurs actions, ces individus et trois autres encore conservèrent de par la condescendance du sultan la possession de leurs biens⁶.

1. Voir Apostolos E. Vacalopoulos, *Ἱστορία τοῦ Νέου Ἑλληνισμοῦ*, Thessalonique, 1964, tome II, p. 14 sq.

2. Bertrandin Brocquière, «Voyage d'Outre-mer...», dans la collection *Mémoires de l'Institut National des Sciences et Arts*, Paris, Fructidor, an XII, pp. 579, 610.

3. Achik Pacha Zadé, *Chronique*, (trad. R. Kreutel), Vienne 1959, pp. 31-46.

4. H. Inalçik, «Ottoman methods of conquest», *Studia islamica* 2 (1954), 121, n. 1.

5. A. E. Vacalopoulos, «Zur Datierung zweier griechischer Volkslieder», *Zeitschrift für Balkanologie* 3 (1965), 4-11.

6. Q. L. Barkan, «Osmanlı imparatorluğunda bir iskân ve kolonizasyon metodu olarak

Parlant des spahis chrétiens des Balkans Bertrandon de la Brocquière déclare en 1437 qu'ils détestent profondément le sultan à cause de son pouvoir autoritaire; ils seraient prêts, ajoute-t-il, à désertir son camp pour passer aux chrétiens si ceux-ci se mettaient en marche contre lui¹, mais de tels exemples auront été isolés, si on en a observé. Et cependant leur force était grande. En 1431, Joh. Torzelo supputait le nombre des spahis et de leurs gens à 50.000².

Inalcık, qui s'est occupé des registres fonciers de l'époque de Mahomet II, à savoir de ceux des années 1454-1455 et 1466-1467, relatifs à la Thessalie, a rendu publiques les noms d'un grand nombre de ces spahis chrétiens, Grecs, Albanais ou Albanovaques de la Thessalie occidentale et de la Grèce continentale³ après qu'ils eurent pratiqué ouvertement ou pendant un court laps de temps le christianisme en cachette. Certains notamment ont laissé leur nom comme toponymes à des villages qu'ils avaient colonisés, tels Mikira et ses fils Doménikos et Mouzérakis.

Des spahis albanais et grecs apparaissent aussi en Albanie, en Epire⁴, au Péloponnèse⁵, tout comme également des Grecs et des Slaves dans l'actuelle Macédoine grecque, yougoslave et bulgare⁶. Dans les pays des Balkans septentrionaux l'on rencontre également des spahis locaux, chrétiens, lesquels, nous l'avons déjà dit, ne sont rien autre que les militaires d'antan.

Que devinrent ces spahis chrétiens (*kadimi sipahiler*)? Ils jouissent d'un régime à part au sein de la féodalité turque et de la communauté des populations chrétiennes. Ils constituent un élément de peuplement situé entre les conquérants et les conquis, lequel s'efforce de conserver sa religion mais aussi sa fortune terrienne et son autorité dans les limites d'un État qui petit à petit durcit sa tolérance religieuse. Il s'ensuit qu'on s'efforce de trouver un compromis là où il n'y a pas de compromis possible. Et c'est ainsi

vakıflar ve templikler. I istilâ devirlerinin kolonizatör türk dervisleri ve zâviyeler», *Vakıflar Dergisi* 2 (1942), 10-12.

1. B. Brocquière, «Le Voyage d'Outre-mer . . .», *supra*, pp. 579, 610.

2. B. Brocquière, «Le voyage d'Outre-mer . . .», publié et anoté par Ch. Schefer, dans la série «Réveil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII^e jusqu'à la fin du XVI^e siècle», tome XII, Paris 1892, p. 265.

3. Inalcık, «Stefan Dušan'dan, osmanlı imparatorluğunda XV asırda Rumelide hristiyan sipahiler ve menşeleri», *Fuad Köprülü armağanı* 4 (Istanbul 1953), 214-217.

4. Nektarios, *Ἱεροκοσμική Ἱστορία*, Venise 1758, pp. 432-433 apud C. Sathas, *Τουρκοκρατουμένη Ἑλλάς*, Athènes 1869, p. 211, n. 1.

5. Marco Minio, *Relazione di Costantinopoli etc., anno 1521*, Venise 1845, p. 18.

6. H. Inalcık, «Stefan Dušan'dan», *supra*, p. 218. A. E. Vacalopoulos, *History of Macedonia 1453-1833*, Thessalonique 1973, pp. 101-102, avec bibliographie.

que bientôt sous l'effet de pressions indubitablement variées, commence l'islamisation de plein gré des premiers spahis ou de leurs fils ou encore de leurs petits-enfants, quand la conquête s'affermir et que l'orgueil des dominateurs augmente. Maintenant, le spahi chrétien est un «puissant» suspect, infidèle au sein d'un État fortement marqué du sceau religieux de sa foi. C'est là quelque chose que ne tolère pas la conscience musulmane. Et c'est pourquoi il embrasse l'islam. Mais cette islamisation de plein gré n'est pas pour la plupart des chrétiens sincère, mais feinte. Aussi suis-je certain que tous ceux qui passent à l'islam, pères ou fils, le font pour sauvegarder leurs biens et leur position sociale et sont, par conséquent, en réalité, des crypto-chrétiens.

L'islamisation consciente des spahis chrétiens et leur assimilation par la masse musulmane ne se produisent pas en même temps sur toute l'étendue de l'Empire ottoman. On constate une survivance graduelle depuis l'époque de leur soumission jusqu'à la disparition du dernier spahi chrétien, phénomène qui s'étale sur plusieurs siècles dans certains des territoires grecs. C'est ainsi, je pense, que certains spahis chrétiens, avec par exemple ceux que nous avons vus en Asie Mineure et plus particulièrement dans le Pont, ainsi qu'en Thessalie, se sont laissés islamiser et assimiler rapidement, vu que leurs traces se perdent quelques années après leur soumission et qu'il n'existe aucun témoignage de leur survie. En revanche, au Péloponnèse et en Epire, les spahis chrétiens persistent. Au sujet des premiers, Marco Minio rapporte dans la *Relazione di Costantinopoli* qu'il écrivit en 1521, que le sultan Soliman I^{er} leur retira la «provision», comme il dit, mot qui répond exactement à la «pronoïa» typique des Byzantins, ce qui revient à dire qu'il reprit leurs timars¹. Ne les aura-t-il pas mis dans le dilemme d'embrasser l'islam et de garder ainsi leurs timars ou bien de demeurer chrétiens mais de les perdre? C'est là une hypothèse fort plausible si l'on prend en considération ce qui se passa en Epire plus d'un siècle après. Effectivement, là-bas, dans ce dernier territoire grec où sont attestés des spahis chrétiens, ce dilemme s'offrit en 1633, lorsque les Turcs se convainquirent de la force et de l'efficacité de leurs sujets et de leurs alliés dans le conflit qu'ils eurent avec la Perse. La plupart se virent alors obligés de passer à l'islam². Conformément à la tradition orale locale vieille de plusieurs siècles,

1. Minio, *Relazione*, p. 18.

2. P. Aravantinos, *Χρονολογία της Ήπειρου*, tome I, Athènes 1857, pp. 225-227, et t. II, p. 263, n. 3. Cf. aussi Sp. Aravantinos, *Ιστορία Ἀλλή πασῶ τοῦ Τεπελενλή*, Athènes 1895, p. 46, n. 1, avec une bibliographie plus ancienne. L'information d'Aravantinos sem-

ce ne sont pas tous les membres de la famille du spahi qui embrassaient l'islam mais un seul uniquement, afin d'assurer le maintien du timar¹. La valeur toutefois de cette tradition est d'une portée générale significative car elle limite à un seul le nombre des islamisés. Mais plus d'un de ces convertis demeurèrent des cryptochrétiens, et cela durant un laps de temps plus ou moins prolongé. Que ce phénomène ait été observé, c'est bien qu'il appert d'un témoignage vraiment impressionnant, celui laissé par un ingénieur français au service de la Porte, pendant la guerre russo-turque de 1768-1774, le baron de Tott, lequel rencontra en Crimée deux spahis épirotes qui parlaient grec, prêtèrent serment sur la croix et lui révélèrent qu'ils étaient musulmans uniquement pour conserver leurs timars². C'est là la dernière mention de spahis grecs descendants des pronοϊaires byzantins. Les ultimes représentants de cette caste militaire byzantine s'éteignirent à la veille de la Révolution grecque de 1821. En tout cas le fait que lorsque celle-ci éclata ils ne se présentèrent pas avec leur véritable face sur le plan religieux, celui du christianisme, signifie que dans l'intervalle de cinquante ans écoulé de 1770 à 1821 leurs descendants étaient bel et bien devenus des musulmans convaincus.

J'ai déjà eu l'occasion —au tome IV de mon *Histoire du nouvel hellénisme*— d'exprimer l'opinion que les quatorze ou quinze capitaines du Magne (dans la mesure où chacun d'eux avait acheté à bon prix le produit de sa région, recevait la dîme et avait le hassa çiftlik, que tous les hommes cultivaient pour lui) représentent une forme de timars chrétiens et j'ai émis l'hypothèse que les timars en question étaient les seuls timars chrétiens, qu'ils détenaient dans cette contrée inaccessible et libre après l'abolition de la caste des timariotes chrétiens du Péloponnèse par le sultan Soliman I^{er}

ble d'accord avec celle parallèle fournie par Philémon qui déclare que ce fait survint pendant la guerre avec la Perse de 1620, guerre qui dura trente ans, et que les spahis vainquirent les Persans dans une dernière bataille semble-t-il décisive (I. Philémon, *Δοκίμιον ιστορικόν περὶ τῆς Φιλικῆς Ἑταιρείας*, Nauplie, 1834, pp. 18-19).

1. Voir l'«historique» selon la tradition du bienheureux «K. Kosmas Balanos, instituteur à Jannina» *Ἀθηνᾶ* 1 (mars 1831), 99-103. Cf. Aravantinos, *Χρονολογία*, t. I, pp. 225-227. Cf. aussi J. Lambrides, *Ἡπειρωτικὰ μελετήματα*, Athènes 1888, fasc. 3, p. 7. Voir également d'histoire des Vlachoturcs de Ventissa», *Ἀθηνᾶ* (avril 1831), 116-118.

2. Baron de Tott, *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, Amsterdam 1784, 2^e partie, pp. 208-209. Voir aussi ce qu'écrivit à leur sujet de Tott: «Cette cavalerie accoutumée aux douceurs et à l'inaction d'une longue paix, nullement faite à la fatigue, incapable de résister au froid et d'ailleurs trop mal vêtue pour le pouvoir supporter; n'était effectivement d'aucune ressource. Leur bravoure n'était pas moins suspecte au kan des Tartares que leurs principes de religion le sont en général» (Tott, *supra*, pp. 267-268).

(1520). Dans ce cas, les capitaines maniototes —tout comme les anciens timariotes du Péloponnèse— ne doivent-ils pas être considérés comme le résultat d'une évolution naturelle —subissant naturellement de fortes influences de la part de l'organisation sociale turque— des militaires ou des pronofaires byzantins?¹

Quoi qu'il en soit, comme il appert de ce qui précède, la base sur laquelle repose la communauté du Magne est économique et féodale et les rapports des capitaines avec les autres habitants de la région remémorent le régime turc correspondant des premiers siècles de la domination ottomane. Conséquemment nous avons dans le Magne jusqu'au commencement du XIX^e siècle une forme attardée de développement économique et social.

J'ignore combien de temps survécurent les spahis de Bulgarie, d'Albanie, de Serbie etc., et quand disparurent les timariotes ou les anciens pronofaires eux-mêmes de ces pays, lesquels par leur soumission directe et volontaire au conquérant et par leur comportement servile ultérieur avaient cessé de jouer leur rôle effectif, celui de chefs, et qui s'étaient condamnés d'eux-mêmes. Ils s'étaient tout simplement transformés en collaborateurs de l'ennemi et en oppresseurs de leurs propres compatriotes.

2. Si de la scène de l'histoire disparaissent les restes de cette antique caste, l'on assiste néanmoins à l'apparition, dans les dures conditions de la vie quotidienne, des jeunes chefs militaires, chefs effectifs des nations balkaniques asservies: ce sont les klephtes, les haidouts ou haïdouks et les armatoles².

A l'instar de l'apparition des spahis chrétiens, celle des klephtes et des armatoles représente un phénomène commun aux pays balkaniques car les sultans y affrontaient des difficultés dans leurs efforts pour soumettre les populations des montagnes. Les klephtes sont habituellement de jeunes insoumis qui habitent ou rôdent au pied des montagnes ou sur les versants des grands massifs montueux et qui menacent le conquérant et ses collaborateurs chrétiens en proclamant «σηκώνομαι κλέφτης» (je me découvre klephte), lorsqu'ils ont le sentiment qu'il n'existe plus d'autre moyen de résister à la corruption de l'administration, à la violence et aux atteintes à l'honneur. Le klephte se distingue du vulgaire brigand par sa vive haine des conquérants et plus particulièrement des représentants de l'autorité, ainsi que par sa compassion pour ses propres compatriotes.

1. A. E. Vacalopoulos, *Ιστορία του Νέου Έλληνισμού*, Thessalonique 1973, t. IV, p. 618.

2. Bibliographie des haïdouks bulgares apud N. Fermandziev-D. Dimitrov, *Bălgarski hajduti*. Parvopacitelna bio-bibliografija, Sofia 1969.

Les accidents du terrain n'empêchaient pas les communications entre les habitants mais bien au contraire ils les facilitaient. Tout comme le haïdouk bulgare pouvait traverser librement son pays depuis la mer Noire jusqu'à la Serbie en empruntant tranquillement les crêtes neigeuses des Balkans, de même l'armatole ou le klephte grec pouvait trouver refuge de la Macédoine occidentale à la Grèce du Sud. Le bien fondé de cette remarque est confirmé à une époque plus récente de l'esclavage pendant la deuxième guerre mondiale lorsque les corps de partisans grecs se déployaient ou se concentraient sur les mêmes cîmes avec une parfaite mobilité. Ce n'est pas par hasard que la chaîne de ces massifs constitue la colonne vertébrale du système des armatoles de la Grèce continentale. «La Grèce entière —écrit le voyageur français Lauvergne, qui visita l'Hellade en 1825— par ses nombreuses montagnes, les gorges effrayantes qui les séparent, les accidents multipliés de son sol déchiré de toutes parts, semble avoir été prédestinée par la nature, à être le berceau des hommes libres»¹.

La campagne de Crète (1645-1669) avec la résistance acharnée des Grecs, des Vénitiens et de leurs mercenaires européens et ensuite la longue guerre des Turcs contre les Vénitiens, les Autrichiens etc. (1684-1699) constituèrent de grandes diversions pour l'Empire ottoman qu'elles consumèrent, de sorte que le brigandage s'étendit de la Macédoine occidentale à Larissa, tout comme dans tous les pays balkaniques, du Danube à Andrinople². Au-delà des frontières actuelles de la Grèce, dans les régions de Bitolja, Prilep, Veles Skopje des klephtes (haïdouks) musulmans et slaves manifestèrent surtout leur activité³.

Afin de pouvoir affronter les klephtes, les sultans turcs appliquent l'institution des dervendjis ou des armatoles⁴, de ces chrétiens qui sont recrutés dans les régions de montagnes et qui ont le devoir d'y maintenir

1. H. Lauvergne, *Souvenirs de la Grèce dans la campagne de 1825*, Paris 1826, pp. 206-207.

2. A. E. Vacalopoulos, *History of Macedonia*, p. 203 sq. *Idem*, *Ιστορία του Νέου Έλληνισμού*, Thessalonique 1964, t. II, pp. 326-327.

3. La bibliographie de ces klephtes eux-mêmes apud A. Matkovski, «E. Matériaux pour certains haidouks du sud (?) de la Macédoine», *Glasnik* 5 (1961), fasc. 1, 99-125, qui se fonde sur la collection *Turski izvori za ajdustovo i aramistvoto vo Makedonija*, Skopje 1961, t. I (1620-1700). Voir du même, «Haidukenaktionen in Mazedonien in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts», *SAF* 21 (1962), 394-402. D'une façon générale sur les haïdouks v. B. Cvetkova, *Les haïdouks dans les pays bulgares aux XV^e -XVIII^e siècles* (en bulgare), t. I, Sofia 1971, où sont englobées aussi la Macédoine et la Thrace grecques.

4. Gl. Elezovic, «Dervenzje», *Juzna Srbija* 3, 324-326.

l'ordre. Leurs chefs, les capitaines —du moins dans les pays grecs— sont de coutume de vieux klephtes qui sont appelés par les autorités locales —avec bien entendu le consentement du sultan— à se mettre au service de la Porte et qui, au lieu d'être des éléments de désordre, assument la garde de la contrée, pour devenir par conséquent les agents de l'ordre.

Le mot *armatole* (du vocable *ἀρματολόγος* -όος -ός selon l'étymologie proposée par Ménos Filintas) est mentionné pour la première fois par les historiens turcs du temps de Murad II (1421-1451). (Il a au début du XIII^e siècle l'acception d'informateur ou d'espion). Ils l'appliquent à des chrétiens ayant déployé leur activité aux côtés des Turcs, bien avant lui¹. Quelle était alors leur organisation, quelles étaient en général leurs obligations et comment ils finirent par constituer par la suite des corps de garde locaux et permanents dans les montagnes, voilà tout autant de questions qui attendent encore d'être étudiées.

Les divers dictionnaires prêtent au mot (que l'on rencontre dans diverses langues des Balkans, ainsi qu'en hongrois, en tchèque et en polonais) une foule de sens, que chacun a toute latitude de contrôler personnellement dans l'étude de Anhegger². C'est comme des corps militaires que les *armatoles* sont considérés par Leo Barbar, qui se fonde sur des historiens turcs qu'il ne cite malheureusement point. Barbar dit qu'ils furent créés en 1421³. Cette chronologie est utile et elle nous aidera un peu plus loin, lorsque nous aurons à nous pencher sur les réalités grecques.

Au XV^e siècle les *armatoles* sont signalés en tant qu'armées auxiliaires des Turcs et ils participent aux campagnes à leurs côtés. Ils ne touchent pas de solde et, pour cette raison, ils sont rapaces et durs⁴. En tout cas, dans la seconde moitié du XV^e siècle ils font leur apparition aux frontières du Danube en tant que détachements militaires. C'est ainsi, par exemple, qu'au milieu dudit siècle il est fait mention d'*armatoles* chrétiens à Alatza Hisar de Smédérovo et dans le sandjak de Skopje. De même, en 1492, plus de 500 *armatoles* de la région de Smédérovo montent la garde aux confins de Belgrad. Plus tard, sous Soliman I^{er} (1520-1566) ils accomplissent leur service à la frontière et dans l'arrière-pays⁵.

1. R. Anhegger, «Martoloslar hakkında», *Turkiyat Mecmuası*, t. 7-8, fasc. 1 (1942), 283-286. Voir aussi H. Inalcık, «Ottoman Methods of Conquest», *Studia islamica* 2 (1954), 135-136.

2. Anhegger, *op. cit.*, pp. 283-284.

3. *Idem*, p. 285.

4. *Op. cit.*, pp. 286, 368.

5. Cengiz Orhonlu, *Osmanlı inparatorluğunda derbend teşkilatı*, İstanbul 1967, pp. 79-80.

Quant aux territoires grecs, certaines informations, même si elles ne proviennent pas de sources contemporaines, font remonter indirectement le début des armatoles à la première moitié du XV^e siècle, plus précisément sous Murad II (1421-1451), c'est-à-dire à l'époque où les Turcs éprouvèrent des difficultés à soumettre la Péninsule balkanique. Le collectionneur bien connu de chansons populaires que fut Claude Fauriel (lequel fit connaître à l'Europe durant la Révolution grecque les trésors de la poésie populaire hellénique), écrit (dans son introduction consacrée aux chansons des klephtes) à propos de la question de l'institution des armatoles et de sa genèse, que la ressemblance d'organisation et d'obligations entre les armatoles de tous les pays grecs, excepté le Péloponnèse, montre que cette institution prit naissance d'une même cause, de la part de la même autorité et dans le même but que la soumission des Grecs. Vainement, Fauriel a recherché parmi les Grecs des indices pour interpréter cette institution et son origine à l'époque byzantine ou à l'Antiquité, à un système de garde-frontière préexistant. La conclusion à laquelle il aboutit c'est que cette institution dut prendre naissance avant la conquête du Péloponnèse, donc avant 1460, et que les Grecs les plus cultivés lui assurèrent que les armatoliks n'avaient pas été constitués tous ensemble mais tour à tour et que le premier à avoir été créé le fut en Thessalie¹. Et lorsqu'il dit en Thessalie, il n'entend pas —chose facile à comprendre— la plaine, mais bien la couronne de montagnes qui ceint cette contrée de partout, l'Olympe, les Chasia, le Pinde, le Tymphrestos avec Agrapha, l'Othrys, le Pélion.

Ces populations de montagnards sous-alimentés descendaient fréquemment de leurs refuges —notamment aux époques de disette— et pillaient les Yourouks turcs installés dans les plaines² appelés Koniari (originaires d'Iconium) dans les chansons populaires. Poussés par la faim, ils étaient effectivement inattaquables dans leurs montagnes car ils n'avaient rien à perdre si les Turcs les attaquaient. Tels étaient les klephtes, et leurs villages ou klephtochôria. Par la suite, l'idée vint aux sultans de réaliser une entente avec les rayas insoumis et de composer avec eux «à des conditions plus douces», comme Fauriel le remarque. Aux habitants de ces contrées —les armatoliks, comme on les appelait maintenant— on reconnaissait le droit à s'administrer eux-mêmes et à ne point être dérangés par l'immixtion des autorités. En fait, l'entrée des armées turques était interdite dans

1. I. C. Fauriel, *Chants populaires de la Grèce moderne*, Paris 1824, t. 1, pp. XVI-XVII.

2. Fauriel, *op. cit.*, pp. XVII-XVIII.

ce territoire. L'armatolik constituait un État dans l'État, mais cette tactique des sultans était la seule permettant de faire face aux difficultés dans les montagnes¹.

Le fait que c'est en Thessalie que fut créé le premier armatolik, à savoir à Agrapha, est mentionné expressément par le Phanariote Jakovaki Rizo Néroulos, un bon connaisseur du turc et des problèmes turcs, lequel détenait peut-être cette information de source turque². Cela signifie que c'est à Agrapha que les Turcs se heurtèrent aux plus grandes difficultés de la part des habitants isolés et à moitié sauvages abrités dans le dédale de leurs forêts, de leurs torrents et de leurs rivières, à travers les grands et les petits massifs de leurs montagnes. C'est ainsi que le sultan Murad II (1421-1451) se vit contraint de composer avec les habitants insoumis de la contrée afin d'annuler leur résistance. En tout cas, entre 1421-1451, peut-être peu de temps après l'année 1421, fut créé le premier armatolik, celui d'Agrapha. A ce propos le voyageur anglais Urquhart qui passa par la Thessalie en 1830, écrit dans son livre intitulé *The Spirit of the East* qu'il connut à Tirnavos le caïmacam, qui était un descendant du conquérant et premier maître de la contrée de Thessalie Tourahan bey, et que ce personnage lui fit savoir l'existence à la bibliothèque publique de l'endroit de la biographie de son illustre ancêtre conservée en langue arabe et où il était dit que Tourahan avait proposé à Murad II la création d'une garde civique grecque de montagnards, autrement dit l'organisation de l'institution des armatoles, afin d'affronter les menaces de la part des habitants de la Thessalie sous-alimentés et exaspérés au point de descendre dans la plaine³. Cette action de Tourahan dut avoir lieu aussitôt après l'ascension de Murad II au trône, quand ce sultan trapa et aux caractéristiques d'aspect mongoles prit en mains la réorganisation de ses forces armées.

Par suite, l'assertion d'Anhegger qui déplace l'origine de l'institution à l'époque de Mahomet II (1451-1481) n'est pas exacte. Dernièrement, l'historien turc Cengiz Orhonlu a, dans sa monographie intitulée *Osmanlı imparatorluğunda derbend teşkilatı* (= L'organisation de la garde des défilés dans l'Empire ottomane), accepte, semble-t-il, l'année 1421, mais il estime qu'il ne s'agit pas de la création des armatoliks mais plutôt de leur réorganisation⁴. C'est là un point de vue que je ne saurais pas accepter. L'opinion

1. Fauriel, *op. cit.*, pp. XVIII-XIX.

2. Jakovaki Rizo Neroulos, *Histoire moderne de la Grèce*, Genève 1828, p. 49.

3. D. Urquhart, *The Spirit of the East*, Londres 1839, t. I, pp. 319-320.

4. Cengiz Orhonlu, *Osmanlı imparatorluğunda derbend teşkilatı*, Istanbul 1967, p. 79

d'Orhonlu est partagée par Milan Vasić qui a publié la même année une étude consacré aux armatoles des pays yougoslaves: pour lui, les Turcs trouvèrent l'institution des armatoles sur le territoire de l'Empire byzantin, l'acceptèrent et l'introduisirent dans leur système de gouvernement dès la première moitié du XV^e siècle, peut-être entre les années 1421-1438¹.

La tradition grecque postérieure parlant d'Agrapha rapporte que le sultan se contenta alors d'un faible tribut qui ne fut presque jamais payé. C'est pour cette raison surtout que la contrée, à en croire la tradition, prit le nom d'Agrapha (mot à mot: «Non écrit, non inscrit»), les conquérants n'ayant pas réussi à l'inscrire dans leurs recensements. Cette explication se rencontre dès le début de la domination turque; elle n'est pas exacte. Le nom semble plus ancien. Néanmoins, cette parétymologie est demeurée proverbiale. On continue de nos jours encore à la rapporter².

Le fait qu'il y ait eu un capitaine, et par conséquent un armatolik de cette région et de si bonne heure, découle aussi, à mon avis, d'une importante information renfermée dans un document vénitien qui a échappé à l'attention des chercheurs jusqu'à présent. Selon cette pièce, au début de la guerre turco-vénitienne, en 1464, s'enfuit à Naupacte venant de l'intérieur du pays le «signore del'Agrafa» —le seigneur d'Agrapha— et il y attendait l'aide de Venise. De même, mention y est faite aussi de son plus jeune frère, le comte «Mégara»³, peut-être parce qu'il détenait un autre armatolik dans une contrée importante sur la route d'Athènes à l'Isthme de Corinthe, à savoir dans la région de Megala Dervenia. On sait que les habitants des villages de Koundoura et de Lepsina (Eleusis) avaient la garde de la route de Mégara et du littoral du côté de l'Isthme en échange de certains impôts. Ces deux frères sont donc élogieusement cités parmi les chefs des forces grecques et albanai-

1. M. Vasić, *Martoloz i jugoslovenskin zemljama pod turskom vladavinom*, Sarajevo 1967, pp. 29-31.

2. Eug. Yemeniz, *Scènes et récits des guerres de l'indépendance-Grèce moderne*. Paris 1869, p. 6. Il faut considérer comme complémentaires également et comme caractéristiques toutes les informations que rapporte Aravantinos, *Χρονογραφία Ἡπείρου*, t. II, p. 4, au sujet de l'étymologie du nom d'Agrapha: «On l'appela peut-être Agrapha du fait que les Ottomans qui s'étaient emparés de la Thessalie ne purent recenser ce district aussi en même temps que les autres districts de la Thessalie, celui-ci demeurant indépendant et c'était là la nature des villages de Thessalie dits klephtochōria». Cette étymologie improvisée est très ancienne (Sophronios Eustratiadès, «Ἐπιστολαὶ Εὐγενίου Ἰωαννουλίου τοῦ Αἰτωλοῦ», *Ἑλληνικά* 8 (1935), 275) et est restée comme proverbiale jusqu'à ces derniers temps.

3. Sathas, *Μνημεῖα*, 6, p. 14. Cf. aussi, p. 41.

ses qui luttèrent aux côtés des Vénitiens. Malheureusement, le document n'indique pas les noms de ces militaires et premiers armatoles.

Le seigneur d'Agrapha était peut-être un descendant du premier capitaine de l'armatolik d'Agrapha, lequel, quand éclata la guerre entre Venise et la Turquie (1463-1479), trouva l'occasion opportune pour passer aux Vénitiens et devenir partisan ou de nouveau klephte comme auparavant. Ainsi, le phénomène du passage des klephtes aux armatoles et inversement se laisse observer aussitôt après la soumission des territoires grecs, au point qu'on finit par ne plus distinguer entre les mots armatoles et klephtes. On observe la même fluidité sémantique en serbo-croate, en hongrois, en roumain etc.¹. Cette constatation doit nous amener à supposer l'existence d'un même phénomène dans les autres pays balkaniques également. Ce que nous savons pour les pays grecs c'est que ces conditions particulières d'existence chez les klephtes et les armatoles donnèrent naissance à une situation ayant des conceptions distinctes, à des coutumes et à des mœurs belliqueuses, à un monde d'idées bizarre. Des conditions et des idées analogues se développèrent sans doute aussi dans d'autres parties des pays balkaniques et les historiens ont le devoir de se tourner vers ces problèmes afin de les tirer au clair pour qu'on puisse les comparer avec nos propres informations et compléter notre documentation.

L'institution des armatoliks dans les pays grecs dès le début eut sans doute pour les Turcs certains résultats. C'est pourquoi, avec le temps, les sultans en créèrent d'autres encore, mais nous ne savons pas dans quel ordre ni quand. De toute façon, conformément aux informations de Jakovsky Rizo Néroulos, c'est à la fin du XV^e siècle que fut créé l'armatolik de l'Olympe, avec pour chef Kara Michalis². J'ignore quelle fut sa place dans la succession des armatoliks alors créés. Mais si l'on prend en considération le fait que celui d'Agrapha fut le premier établi, puis celui de Mégara, à savoir celui de Megala Dervenias, l'armatolik de l'Olympe a pu être le troisième de la série.

Les armatoles locaux ne peuvent assumer le maintien de l'ordre. Ils n'inspirent pas non plus confiance au gouvernement turc. Non seulement cette institution ne répond pas à sa mission, mais encore elle devient un ferment d'anarchie. C'est ainsi, par exemple, que les armatoles ablanais de la région de Bitolja (Monastir) et de Florina et aussi d'autres parties de la Grèce procèdent à une foule d'actions arbitraires et à des actes de violence au dé-

1. Anhegger «Martoloslar hakkında», *supra*, p. 284.

2. Jakovsky Rizo Néroulos, *Histoire*, p. 50.

triment des voyageurs qui empruntent les défilés¹.

Après de tels exemples appartenant à d'autres contrées, il ne faut pas considérer étrange que l'institution des *armatoles* dans la Péninsule balkanique ait été abolie par un firman d'Achmet III de 1721. C'est alors que pour la dernière fois sont mentionnés en Macédoine les *armatoles* des *kazas* suivants: Avret Hisar, Petrits, Nevrocop, Yenidzé Vardar, Vodéna (Édessa), Véria, Drama, Serrès, Melnik, Zichna, Pravista, Kavala².

L'ordre relatif y prévoyait que les habitants garderaient eux-mêmes les défilés des *kazas* sans rien percevoir en argent ou en marchandises de la part des passants et des marchands. Mais à ce qu'il semble, ils violaient fréquemment ces dispositions prohibitives et le sultan en était exaspéré. En tout cas, comme les actes de brigandage se poursuivaient, le sultan se vit obligé de rapporter la vieille loi et de nommer à la garde des défilés des musulmans de confiance et capables, certainement avec l'assentiment des ayans (notables turcs) «avec la garantie des *muhtars*, nommés également de la même façon que ci-dessus et de leurs hommes»³. C'étaient, semble-t-il, les *muhafazacilar* (gardes) et les *bekçiler* (gardiens), une nouvelle institution qui toutefois ne connut pas une plus large extension⁴. Les gardiens des passages (*geçit bekçileri*), furent créés en 1722, quand les corps d'*armatoles* furent dissous⁵. Toutefois, le fait est qu'à partir de 1748 et par la suite, jusqu'en 1800 environ, il n'y eut plus dans les pays grecs des chrétiens officiellement reconnus comme *armatoles*, mais seulement des klephtes qui réussirent à inspirer la crainte et parfois la tolérance aux autorités turques⁶. Mais à partir de la fin du XVIII^e siècle et au commencement du XIX^e, époque de troubles et de guerres en Europe et dans l'Empire ottoman, l'institution des *armatoles* semble reprendre vie et se généraliser à nouveau⁷.

1. J. K. Vasdravellis, *Ἀρματολοί καὶ Κλέφτες εἰς τὴν Μακεδονίαν*, Thessalonique 1948, p. 78 sq.

2. A. E. Vacalopoulos, *History of Macedonia*, pp. 285-286, avec la bibliographie y relative, Cf. ce qu'écrit à propos de la suppression de l'institution en 1721, dans une étude spéciale, Cengiz Orhonlu, *Osmanlı imparatorluğunda derbend teşkilatı*, Istanbul 1967, pp. 89-90, qui expose les faits assez différemment et fixe l'an 1722 comme terme pour la suppression des corps d'*armatoles*.

3. A. E. Vacalopoulos, *History of Macedonia*, p. 286, avec bibliographie.

4. Orhonlu, *op. cit.*, pp. 89-90.

5. Orhonlu, *op. cit.*, pp. 93-94.

6. Vasdravellis, *Ἀρχαῖον Θεσσαλονίκης*, pp. 159-160.

7. Voir aussi Orhonlu, *op. cit.*, p. 128, qui reconnaît que l'institution des *armatoles* et des pandoures fut conservée.

Je ne sais si en cette époque les armatoles sont mentionnés en tant que possesseurs des armatoliks dans d'autres pays balkaniques. Mais c'est un fait qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle et jusqu'à la grande révolution de 1821, ils se manifestent en Grèce depuis la rive droite de l'Axios (Vardar) vers le sud, et jusqu'à l'Isthme de Corinthe en tant que corps constitués.

L'organisation principalement des armatoles en Grèce continentale mais plus particulièrement à l'ouest, dans les dernières années de la domination ottomane et les premières de la révolution est sensiblement éclairée depuis la publication des *Souvenirs militaires* de Nic. Kassomoulis qui fut un certain temps le secrétaire de l'armatole d'Aspropotamos Nicolas Stornaris. L'organisation de cet armatolik nous fournit par analogie l'image de l'organisation de ceux de la Grèce continentale et d'une façon plus générale peut-être de la Grèce septentrionale. Les jeunes et les vieux armatoles fidèles à Stornaris furent enregistrés sur un rôle qui était transmis héréditairement et ils se partageaient en trois classes (eux et leurs enfants ne payant pas le charadch ni n'acquittant la dîme de leurs produits). Leurs salaires, payés par la province, variaient selon la catégorie dont ils faisaient partie. Seuls les armatoles de la première classe —c'étaient sans doute les proto-palicares—¹ avaient le droit de s'asseoir en présence du capitaine et de parler avec lui. Ils avaient aussi le privilège d'être nommés *κολιτζήδες*². Si le capitaine désignait à son choix des étrangers comme *κολιτζήδες*, il devait absolument nommer aussi certains des armatoles de la première classe. Tous les six mois l'on changeait les *κολιτζήδες* qui économisaient de la sorte leurs dépenses.

De temps à autre les armatoles de la première classe proposaient au capitaine ceux qui avaient droit à l'avancement et le capitaine en faisait passer trois ou quatre de la troisième classe à la seconde et de la seconde à la première³.

Les capitaines armatoles avaient une grande autorité sur leurs hommes. Leurs manquements étaient punis de différentes peines. Mais la plus grave, la dégradation suprême d'un guerrier consistait à lui couper sa chevelure en

1. Voir D. Ainian, *Ἡ βιογραφία τοῦ στρατηγοῦ Γ. Καραϊσκάκη*, 2^e éd. par I. Vlachoyannis, Athènes 1903, p. 12.

2. Chefs de détachements locaux de l'armatolik.

3. N. Kassomoulis, *Ἐθνιμῆματα στρατιωτικὰ τῆς Ἐπαναστάσεως τῶν Ἑλλήνων (1821-1833)*, t. I, pp. 260-262, sur l'armatolik de Stornaris et sa composition sociale. Là-dessus les intéressantes, mais en partie inexactes indications de Leic. Stanhope, *Greece in 1823 and 1824*, Londres 1824, pp. 93-95.

présence de ses compagnons d'armes. Effectivement, la mise à nu de son crâne fier de sa riche toison qui cadrerait si bien avec son comportement martial le couvrirait du plus grand ridicule. Puis on le chassait de l'armatolik mais on ne le désarmait pas toujours, comme l'écrit au contraire Kolokotronis¹. Et si on ne le dépouillait pas de ses armes, c'était pour lui permettre de vivre ailleurs. «Sa vie ne tient qu'à son fusil et il ne faut pas lui couper toute espérance» disait-on².

Les capitaines armatoles avaient une vive conscience de l'ordre et de leurs intérêts. Voici comment ce sentiment aura pris naissance. Le chef de l'armatolik, le capitaine, qui avait le devoir de maintenir l'ordre et la sûreté dans son district, tirait maints avantages moraux et matériels de la position qu'il occupait car rien ne l'empêchait de se livrer à l'élevage et au commerce, et cela avec un profit toujours durable en raison de sa haute situation et de sa grande puissance³.

Il s'ensuivait que l'armatolik devait attiser les appétits de plus d'un. Aussi les capitaines songeaient-ils à renforcer de toutes les manières leur position en concluant entre eux des alliances matrimoniales, chose qui se poursuivait pendant la révolution⁴, en flattant les autorités turques locales ou le pacha qui avait autorité sur la région. Ils songeaient aussi à assurer l'héritage de l'armatolik à leurs enfants, à leur fils mais pas toujours à l'aîné mais au plus digne⁵. De la sorte, l'organisation des armatoliks se consolida petit à petit et l'armatolik devint ordinairement par droit d'héritage le privilège d'une famille⁶.

Ces familles étaient les οὐτζάκια et leurs membres étaient destinés à l'armatolik par leur naissance.

L'économie civile du pays offrait de nombreuses ressemblances allant jusqu'au parallélisme avec l'époque homérique. En effet, la lecture des *Souvenirs* de Kassomoulis où est décrite la simplicité des us et coutumes des habitants d'Aspropotamos donne l'impression que l'on est transporté au

1. N. Kassomoulis, *Ἐνθυμήματα*, I, p. 262, n. 3. Cf. aussi Th. Kolokotronis, *Διήγησις συμβάντων τῆς ἐλληνικῆς φυλῆς (1770-1836)*, t. I, Athènes 1889, p. 40.

2. N. Kassomoulis, *Ἐνθυμήματα*, t. I, p. 262, n. 3.

3. Voir l'armatole Nic. Stornaris apud Kassomoulis, *Ἐνθυμήματα*, *passim*. Cf. aussi tout ce qu'écrit Raybaud, *Mémoires sur la Grèce*, t. II, Paris 1824-1825, p. 297.

4. Cf. Th. Kolokotronis, *Ἐνθυμήματα*, t. I, pp. 414, 415, t. II, pp. 10, 29, 394, n. 2, t. III, p. 91.

5. N. Kassomoulis, *Διήγησις*, t. I, p. 40.

6. Voir Kassomoulis, *Ἐνθυμήματα*, t. I, *passim*; L. Koutsounikas, *Γενική ιστορία τῆς ἐλληνικῆς Ἐπαναστάσεως*, t. II, Athènes 1864, p. IX.

sein d'une communauté contemporaine d'Homère qui —chose paradoxale— aurait survécu dans ce coin isolé de l'Acarnanie. On pourrait comparer les armatoles héréditaires aux rois homériques. «Les capitaines étaient les princes du pays» écrit l'Anglais philhellène Stanhope¹. Par conséquent, dans les pays grecs situés au sud de l'Axios et jusqu'au Péloponnèse se développe dans les conditions locales une oligarchie de familles militaires qui constituent une caste fermée ayant d'importants intérêts économiques, notamment dans l'ouest de la Grèce continentale, isolé géographiquement. Ces armatoles vivant dans cette communauté rétrograde économiquement et socialement parlant et jouissant des dignités et des avantages économiques qui en découlent devaient, comme de juste, hésiter à participer à la grande aventure de la révolution hellénique de 1821 et retenir le peuple de leurs armatoliks. C'est ainsi que les armatoles des lointaines contrées de l'Etolie et de l'Acarnanie s'ébranlèrent deux mois et plus après l'insurrection nationale qui mit un terme aussi à cette institution séculaire de la servitude.

3. Si la dure servitude, les vexations et la misère précipitèrent la jeunesse indomptée et insubordonnée dans la lutte contre l'occupant, avec pour résultat de créer le mouvement des klephtes et l'institution des armatoles parmi les peuples des Balkans, les mêmes causes à peu près engendrèrent un autre phénomène commun, celui de l'émigration vers des territoires plus sûrs de l'Empire ottoman ou de l'étranger leur assurant de meilleures conditions d'existence à eux et à leurs familles. Certes, je n'entends pas par là les mouvements de population survenus dans l'espace insulaire de l'Egée ou de la mer Ionienne, à cause du péril des pirates, mais les déplacements qui ont été observés soit dans la Péninsule balkanique soit au-delà. L'affermissement de la conquête turque dans les Balkans après la conquête de Constantinople, c'est-à-dire l'écroulement des barrières frontalières, l'accroissement des naissances dans les contrées éloignées et libres des montagnes et la misère économique des habitants, de même que le développement des relations commerciales entre l'Orient et l'Occident contribuèrent à pousser les miséreux abreuvés d'épreuves à descendre dans les plaines et sur la côte pour y disposer de leurs produits ou y trouver du travail. Un assez grand nombre s'adonnaient au commerce aussi avec zèle et renforcent le chiffre de la population urbaine. C'est ainsi que l'on a pu observer une affluence des gens de l'intérieur vers d'autres contrées, ainsi qu'à Salonique, Bitolja (Monastir) et Skopje². De même, des travailleurs saisonniers, dont

1. L. Stanhope, *Greece*, p. 95.

2. A. E. Vacalopoulos, *History of Macedonia*, pp. 146-147, avec bibliographie.

beaucoup d'Albanie, d'Épire et de l'Ouest de la Macédoine, maçons et moissonneurs, desendaient travailler sur les propriétés des Turcs de Macédoine, de Thrace et d'Asie Mineure. C'étaient des gens d'une extrême indigence, à peu près dévêtus, durs à la peine et économes. Leurs économies leur permettaient d'entretenir leurs familles l'hiver¹.

Un flot encore de paysans ou surtout d'ouvriers grecs, ainsi que d'artisans bulgares, serbes, turcs, albanais, juifs et allemands se laisse observer du côté du centre minier de la Macédoine, à Seder-Kapısı, la Sidérokavsia des Byzantins². Sidérokavsia à partir de 1530 environ, après que Soliman I^{er} (1520-1566) eut réorganisé les mines, connaît un nouvel essor et la colonisation y croît rapidement. Au milieu du XVI^e siècle, le village jadis mal bâti ressemblait à une ville et fait penser au voyageur Belon, à Joachimstal en Bohême. Au marché de la localité on pouvait entendre les paysans des villages d'alentour parler le grec et le serbe quand ils s'y rendaient pour y défaire leurs produits. Mais comme langue commune de l'endroit, c'est l'hébreu qui avait été imposé par les nombreux juifs qui avaient afflué dans cet important centre minier. Aussi le travail commençait-il le lundi pour s'achever le vendredi soir, les jours de repos étant le samedi et le dimanche. Les routes naturelles par lesquelles descendaient les paysans balkaniques, les travailleurs bulgares etc. vers la Macédoine orientale étaient le lit des rivières Strymon et Nestos et les étroits défilés des montagnes³.

De pareils ouvriers saisonniers c'étaient les maçons bulgares qui descendaient vers la Macédoine orientale et qui allaient surtout de Kavala à Thasos. Ce courant saisonnier continuera sans faiblir jusqu'en 1912, c'est-à-dire jusqu'au commencement des guerres balkaniques. La plupart des vieilles maisons, celles notamment de Liménas, avaient été bâties par de tels maçons. C'est de l'installation des Bulgares que provient le seul toponyme slave de Thasos, Voulgaro, où se trouvaient les maisonnettes de ces travailleurs. Ce toponyme a été considéré le siècle passé par les archéologues Conze et Perrot (qui n'étaient pas au courant des conditions historiques de la domination ottomane) comme un vestige d'une antique colonisation slave⁴.

1. A. E. Vacalopoulos, *op. cit.*, pp. 151-153.

2. Pour Sidérokavsia dans les dernières années de Byzance, v. G. Ostrogorskij, *L'État de Serrès après la mort de Dušan* (en serbo-croate), Belgrad 1956, p. 69 et suiv.

3. P. Koledarov, «La composition ethnique de la région de Drama», *Izvestija na Instituta za istorija* 10 (1962), 176-177. Cf. aussi N. Oikonomos, *Πώς "Ελληνες επιχειρηματίαι ἐμίσθωνον ὡς ἀνθρακεῖς σλαβοφώνους κατὰ τὴν ἐποχὴν τῆς Τουρκοκρατίας δι' ἐργασίαν εἰς τὴν Χαλκιδικήν*, XX, 2 (1961), pp. 193-194.

4. Voir A. E. Vacalopoulos, *Thasos, son histoire, son administration de 1453 à 1912*, Paris 1953, p. 59.

Jusqu'en 1912 des maraîchers bulgares continuaient de descendre dans la région de Thessalonique où ils travaillaient sur les domaines des beys turcs.

Caractéristique aussi était pendant les premiers siècles de la domination turque, la descente de palefreniers bulgares qui se rendaient à Constantinople pour y soigner les chevaux du sultan et des pachas, qui passaient es troupeaux, coupaient l'herbe etc. Certains demeuraient sur les tchifliksl des Turcs. Cette infiltration se poursuivit aussi aux siècles suivants¹.

Aussi des éleveurs grecs, les Saracatsanes de la région de Thessalonique, Serrès et Kavala, montaient avec leurs milliers de moutons passer l'été dans les montagnes bulgares et sur le mont Vitoša au-dessus de Sofia². Les confins montagneux de leur expansion suivaient la ligne imaginaire qui commence à la côte Adriatique avec pour point extrême Skodra, au-dessus d'Alésio en Albanie, avance sur toute la longueur au sud de Skardos et d'Orbèlos et de l'Hémus (traversant donc le sud de l'actuelle Yougoslavie et de la Bulgarie par Skopje et Sofia) et atteint la mer Noire.

Les déplacements pastoraux des Saracatsanes de la Péninsule balkanique furent très importants jusqu'au commencement du XIX^e siècle, car les nomades allaient et venaient librement sous la domination unique des Turcs. Néanmoins après la création dans la Péninsule balkanique d'États nationaux distincts (Serbie, Grèce, Roumanie et Bulgarie), les Saracatsanes continuèrent sans entraves à se déplacer jusqu'à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e: c'est que les gouvernements facilitaient à tous les troupeaux de nomades le passage des frontières³. Parallèlement, d'autres Grecs fondent des villages ou renforcent de très anciens noyaux de population comme ceux qui vivaient dans la zone du littoral de la mer Noire, dans les antiques villes grecques de Sozopolis, Pyrgos, Anchialos, Mésembrie etc., ou à l'intérieur des terres à Philippopolis, Stenimaque etc.⁴.

Au sujet des déplacement de populations vers les actuelles contrées bulgares et serbes et sur leur composition, il existe d'amples recherches dues à Nic. Todorov, dans son livre sur *La ville balkanique aux XV^e-XIX^e siècles*, paru à Sofia en 1972. Particulièrement intéressant s'avère le chapitre

1. A. E. Vacalopoulos, *Ιστορία του Νέου Έλληνισμού*, t. II, p. 372, avec bibliographie.

2. P. Koledarov, *op. cit.*, p. 178.

3. Voir Ang. Chatzimichali, *Σαρακατσάνοι*, Athènes 1957, t. I, p. XVII-XIX, avec la bibliographie s'y rapportant.

4. Voir M. Maravelakis - A. E. Vacalopoulos, *Αί προσφυγικαὶ ἐγκαταστάσεις ἐν τῇ περιοχῇ Θεσσαλονίκης*, Thessalonique 1955, *passim*.

intitulé «Déplacement de la population dans le Nord-Est de la Péninsule balkanique de 1860 à 1870» (pp. 347-362).

D'un extrême intérêt est certainement le déplacement des habitants de la Macédoine occidentale et centrale et notamment des Vlachophones, appelés aussi Koutsovalaques ou Hellénovalaques, lesquels se sont établis dans les territoires serbes et bulgares, à Velès, Kragoujevats, Passarowitz, Semlin (Zemoun), Smédérovo, Belgrad, Novisad, dans les régions de Srem, du Banat, de la Batška, de la Bosnie, de l'Herzégovine et ailleurs encore.

Ces émigrants se sont mués en marchands actifs et intelligents et ils ont constitué notamment la classe bourgeoise de ces pays, selon le témoignage des historiens. Ce sont leurs descendants qui ont provoqué le réveil national du pays et «ils ont été les porteurs de l'idée serbe»¹. Un érudit serbe, Rouvaracs, a reconnu que le marché était composé moins de Serbes et d'avantage de Grecs ou d'Hellénovalaques et que leur finesse d'esprit était la marque de leur origine grecque². Popović lui-même est obligé de confesser que «la couche supérieure matériellement et culturellement parlant, une sorte d'aristocratie sociale, est constituée par les Grecs et les Koutsovalaques grécisés»³. D'autres Grecs pénètrent plus loin encore, au cœur de la Hongrie et de l'Autriche.

Quant au déplacement des populations, les autres peuples balkaniques aussi présentent de caractères communs avec les Grecs. Ce déplacement chez eux aussi est dû notamment à l'invasion et à l'occupation turques ou à la répression de leurs révoltes pour secouer le joug ottoman. On connaît les courants métanastatiques des habitants des territoires dinariques, dont une partie atteignit les frontières de la Croatie et de la Carniole et les environs de Ljubljana (Laibach), une autre franchit la Drave, déferla dans l'ouest de la Hongrie, arriva aux faubourgs de Vienne et pénétra en Moravie; quant à une troisième vague, elle se dirigea vers la Dalmatie et parvint dans les îles de l'Adriatique et en Istrie⁴.

De même, deux autres courants vont de Kossovo et de l'Axiros et franchissent la Save et le Danube pour s'éparpiller dans le sud de la Hongrie⁵. De même, les Albanais émigrèrent vers les territoires actuels de la Yougoslavie, en Croatie et en Épire⁶.

1. D. Popović, *Au sujet des Tzintars*, 2^e éd., Belgrad 1937, (en serbo-croate), p. 12.

2. D. Popović, *op. cit.*, pp. 13-14 (avec beaucoup d'autres détails). Cf. aussi, pp. 18-19.

3. D. Popović, *op. cit.*, p. 161.

4. Jovan Cvijić, *La péninsule balkanique*, Paris 1918, pp. 115-116.

5. J. Cvijić, *op. cit.*, p. 118-120.

6. J. Cvijić, *op. cit.*, pp. 122-124.

D'autres points d'attraction pour l'émigration furent encore la Valachie, la Moldavie, la Transylvanie. A partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, les habitants des quatre coins des Balkans Grecs, Serbes, Bulgares, Albains, et même Turcs, avaient déjà gagné ces pays. Recherchant de meilleures conditions d'existence, ils firent leur apparition à une époque où dans les villes de ces pays-là la main d'œuvre ou le capital en marchandise ou en espèces étaient le bienvenu. Des Grecs de Trikala ou des Bulgares de Kiprovo y exerçaient le métier d'orfèvres au XVII^e siècle quand ils reliaient les manuscrits du monastère valaque de Tismana. De même, à Bucarest, à Cerneți, à Craiova, travaillaient des artisans, des maçons, des charpentiers, des cordonniers, des fourreurs etc., grecs, bulgares et serbes. La majorité des peintres étaient des Grecs. Les artisans se transforment aussi en marchands qui vendent leurs marchandises soit dans la boutique où ils travaillent soit dans une autre, séparément¹.

Les détenteurs de capitaux qui les déposaient ou qui ouvraient des entreprises apparaissent au XVIII^e siècle et j'estime qu'ils n'apportaient pas leurs capitaux du dehors mais que ce sont ordinairement des émigrants qui avaient gagné de l'argent sur place et voulaient augmenter leur chiffre d'affaires. C'est ainsi que l'on rencontre de nombreux Grecs qui fondent des ateliers d'objets en peau, de chandelles, ou de savon². Mais la plupart sont surtout des marchands pratiquant l'exportation ou l'importation de soieries, de cotonnades, de lainages, de colorants, de fourrures, de peaux, d'huile, de fruits, de dentelles etc.³.

Au XVIII^e siècle sont mentionnés des marchands bulgares de Kiprovo installés dans différents bourgs ou dans des villes de Valachie, à Bucarest, Tîrgoviște, Cîmpulung, Craiova, Rîmnic, Ploiești etc., et dans trois de l'Olténie, à Craiova, à Rîmnic et à Tîrgul Brădiceni se constituent aussi des compagnies. Outre les indigènes, les marchands bulgares déploient leur activité aux côtés d'autres étrangers, Grecs, Arméniens, Juifs et Ragusains. Les Grecs sont certainement les plus nombreux et ils sont surtout originaires des territoires septentrionaux de la Grèce et aussi du Pont, de Serrès, de Jannina, de Moschopolis, de Sinope, de Trébizonde et autres lieux. Ils sont disséminés à travers une foule de bourgs et de villes. Ils s'organisent en compagnies, d'abord à Sibiu (1636) et ensuite dans d'autres villes de Tran-

1. C. Șerban, «Le rôle économique des villes roumaines aux XVII^e et XVIII^e siècles dans le contexte de leurs relations avec l'Europe du Sud-Est», *Studia Balkanica* 3 (1970), 141, 142-143.

2. C. Șerban, *op. cit.*, pp. 146-147.

3. C. Șerban. *op. cit.*, pp. 151.

sylvanie, à Hunedoara, Orăștie, Alba Iulia, Brașov (1676). Mais ces compagnies comptent aussi dans leurs rangs des Roumains, des Serbes, des Bulgares de Nicopoli, de Târnovo, de Sofia et d'ailleurs.

Ces marchands grecs de Valachie et de Moldavie sont organisés aussi dans différentes villes comme Bucarest, Ocna Mare, Rimnicul Vilcii, Jassy, Botoșani, Suceava, Focșani mais parmi leurs membres figurent des marchands originaires d'autres pays des Balkans¹.

Les compagnies qui s'assurent divers privilèges dans le pays où se déroulent leurs occupations offrent un admirable exemple d'unité et de collaboration des gens des Balkans hors chez eux.

Les Serbes, de même que les Grecs venus du nord et émigrés sur le sol de l'Autriche et de la Hongrie subissent de très fortes influences de la part de la civilisation austro-allemande. Ils trafiquent, s'enrichissent, élargissent leur horizon, connaissent la haute civilisation de l'Europe occidentale, l'admirent et s'efforcent dans la mesure du possible d'en recevoir et d'en assimiler le plus d'éléments possibles. Le néo-helléniste hongrois André Horvath passant en revue l'activité des Grecs écrit ceci: «En Hongrie, les Grecs ont joué un rôle insigne dans tous les domaines de la vie économique. Dans l'économie agricole, en tant que fermiers puis comme propriétaires, ils s'efforcèrent d'introduire diverses innovations. Sur le sol de leur nouvelle patrie ils faisaient l'expérimentation de la culture du coton et de la vigne. Dans l'industrie, surtout le travail manuel, ils acquirent la maîtrise sur les corporations grâce au capital dont ils disposaient. Petit à petit tout le grand commerce du pays passa entre les mains des colons qui, en tant que membres des multiples «compagnies» commerciales, représentaient une force qui défiait la concurrence. On comprend également le rôle important qu'ils exercèrent notamment dans la vie financière et économique de la Hongrie d'alors.

Cette puissance économique que les Grecs de Hongrie acquirent grâce à leur génie propre et à la variété des privilèges accordés par les autorités du pays, créa une base solide en vue d'une activité civilisatrice admirable, avec d'excellents résultats pour la vie spirituelle non seulement des Grecs eux-mêmes, mais aussi de leurs frères et corréligionaires balkaniques»².

1. C. Șerban, *op. cit.*, pp. 149-151. Günter Mühlpfordt, «Metabyzantinisches in und um Rumänien 1561-1821», *Studia Byzantina*, Folge II (Berlin 1973), 107.

2. Horvath, «L'action culturelle de la diaspora hellénique», *N. 'Eortla* 28 (1940), 926. Des détails sur l'activité des Grecs là-bas apud A. E. Vacalopoulos, *History of Macedonia*, pp. 394-425.

Tout comme Venise aux premiers siècles qui suivirent la chute de Constantinople, Vienne et Budapest furent de grands foyers de rayonnement pour les Grecs et les Slaves et jouèrent un rôle marquant pour éclairer leurs esprits¹. Ces marchands et ces érudits, Grecs, Serbes, Bulgares, représentants de la nouvelle classe en ascension qui distinguent clairement le retard non seulement spirituel mais encore politique de leur patrie; qui observent le déclin graduel de la Turquie; qui ont conscience de la puissance de l'argent; qui, tout comme les bourgeois des grands pays d'Europe, ont pour idéal le libéralisme, deviennent les prédicateurs enflammés qui inspirent leurs mœurs et poussent leurs compatriotes à se révolter. C'est donc du dehors que pour tous les peuples balkaniques vient l'incitation au soulèvement. Celle-ci est donnée par Rhigas et les marchands, par Coraïs, Dositei Obradović, Rakovski etc.

1. J. Cvijić, *op. cit.*, p. 504. D. Djordjević, *Ιστορία της Σερβίας 1800-1918*, Thessalonique 1970, pp. 11, 142, 205, 209.